

Publication approuvée par la
Conférence des Services généraux des AA

L'HÉRITAGE DU SERVICE CHEZ LES AA

PAR BILL W.

Quel est le principal service AA ?

La responsabilité de notre association

Les difficultés de nos premiers membres
au sujet de la publication du Gros Livre.

La presse écrite et la croissance des AA.

Les débuts de nos services locaux et mondiaux.

L'origine de nos Douze Traditions.

La création de la Conférence des
Services généraux.

CE TEXTE EST UN EXTRAIT DU
« MANUEL DU SERVICE CHEZ LES AA »

Le manuel est un outil indispensable
pour les activités des AA ; il est disponible
au Bureau des Services généraux.

Le Rétablissement, l'Unité et le Service, voilà les trois legs que les fondateurs et premiers membres du Mouvement ont légués à tous les membres des AA. Quand cet héritage a été transmis à St. Louis, en 1955, au congrès du 20e anniversaire des AA, le docteur Bob était déjà décédé. Mais Bill W. a parlé en son nom, en celui des autres pionniers et en son propre nom quand il a confié à tous les membres la responsabilité de l'avenir et de la croissance des AA.

« Le Manuel du Service chez les AA », version actuelle du livre autrefois intitulé 'The Third Legacy Manual', peut sembler n'être qu'un guide d'organisation et de procédures facile à consulter. Cependant, il s'appuie fermement sur des principes spirituels, comme l'explique Bill dans l'avant-propos du Manuel que nous reproduisons ici afin de rappeler l'origine et le développement de notre troisième legs. »

L'héritage du service chez les AA

par BILL W.

Notre Douzième Étape – la transmission du message – constitue le service de base que rend l'association des AA : c'est là notre objectif premier et notre principale raison d'être. Il y a donc plus, chez les AA, qu'un ensemble de principes ; il s'agit d'une association d'alcooliques engagés dans l'action. Nous devons transmettre le message si nous ne voulons pas dépérir nous-mêmes ni laisser mourir ceux qui n'ont pas connu la vérité.

Par conséquent, un service chez les AA, c'est tout ce qui nous permet d'atteindre un camarade qui souffre encore : la Douzième Étape elle-même, un simple coup de fil qui a coûté quelques sous, une tasse de café, jusqu'au Bureau des Services généraux chargé des initiatives nationales et internationales. La somme de tous ces services constitue notre Troisième Legs, le Service.

Parmi les services, on inclut les lieux de réunion, la coopération avec les hôpitaux, ainsi que les bureaux d'intergroupe ; les services, ce sont aussi les brochures, les livres, la publicité favorable de toute nature. Les services requièrent des comités, des délégués, des administrateurs, et des conférences. Il ne faut pas oublier les contributions volontaires qui leur sont nécessaires et qui proviennent de l'intérieur du Mouvement.

Un élément vital de la croissance des AA

Qu'ils soient pris en charge par des membres, des groupes, des régions ou l'ensemble du Mouvement, ces services sont un élément vital à notre existence et à notre croissance. Nous ne saurions pas non plus rendre notre Mouvement plus simple en abolissant de tels services. On ne ferait que s'attirer complication et confusion.

Quel que soit donc le service, nous n'avons qu'une question à nous poser : « Ce service répond-il vraiment à un besoin ? » Si oui, nous devons le maintenir si nous ne voulons pas manquer à notre mission envers ceux qui ont besoin des AA et qui les recherchent.

L'ensemble des services les plus importants chez les AA, bien qu'ils soient les moins bien compris, sont ceux qui nous permettent de fonctionner comme un tout : il comprend le Bureau des Services généraux, AA World Services, Inc., The A.A. Grapevine, Inc., et le Conseil des administrateurs, dont l'appellation officielle est The General Service Board of Alcoholics Anonymous. Notre unité mondiale et une bonne part de notre croissance à partir des débuts sont directement attribuables à cet ensemble d'activités vivifiantes.

Jusqu'en 1950, l'ensemble de ces services était dévolu à quelques membres de la première heure, à plusieurs amis non alcooliques et au Dr Bob et à moi-même. Pendant toutes les années de l'enfance du Mouvement, nous, les pionniers, avons été les administrateurs des Alcooliques anonymes en nous nommant nous-mêmes.

Une association prête à se prendre en mains

Nous avons alors compris que le Mouvement était sorti de l'enfance, que notre association avait la préparation et la capacité voulues pour prendre ces responsabilités à notre place. Il y avait un autre motif urgent de procéder à ce changement. Comme les pionniers n'étaient pas éternels, les nouveaux responsables seraient pratiquement inconnus des groupes désormais répandus dans tout l'univers. Sans un lien direct avec les Alcooliques anonymes, les éventuels administrateurs seraient absolument incapables de réussir seuls.

En conséquence, il nous fallait constituer une conférence représentative de nos membres et lui faire rencontrer chaque année notre conseil d'administration de New York pour qu'il assume la responsabilité immédiate de préserver la tradition des AA et de diriger le fonctionnement de nos principaux services. À défaut de quoi, il devenait inévitable qu'un jour, tant ce conseil d'administrateurs à peu près inconnu des membres que les services trop peu compris dispensés par le bureau principal soient voués à l'échec.

Supposons que ces éventuels administrateurs, pour ainsi dire laissés à eux-mêmes, commettent une sérieuse bévue. Supposons que, sans autre lien avec les AA, ils cherchent, dans une période de crise ou de grave difficulté, à prendre position en notre nom. Ainsi coupés de tout contact avec l'ensemble du Mouvement, comment pourraient-ils faire ? L'effritement de nos

principaux services serait alors inévitable. Et si effectivement, selon une telle hypothèse, nos services mondiaux se désintégraient, comment parviendrait-on à les reconstruire ?

Telles furent, en bref, les considérations qui ont conduit à la formation de la Conférence des Services généraux des Alcooliques anonymes. Je décrirai plus loin et plus en détail les divers événements qui sont désormais passés à l'histoire des AA.

Cette assemblée délibérante qui porte le nom de Conférence est composée de délégués élus dans les diverses régions des États-Unis et du Canada, environ quatre-vingt-dix à l'heure actuelle, ainsi que des membres de notre Conseil, des administrateurs de A.A.W.S., Inc. et The A.A. Grapevine, Inc., auxquels s'ajoutent une quarantaine de membres du personnel des Services généraux et du Grapevine. La première réunion annuelle de la Conférence s'est tenue en 1951. Par la suite, la Conférence s'est réunie au mois d'avril de chaque année à New York*. Elle a connu un immense succès, portant à son compte nombre de résolutions qui ont bien servi l'association au cours de ces années de croissance et de développement.

Fait marquants de l'histoire des services

Partons au début. Un certain jour de 1937, dans la maison du Dr Bob, à Akron, nous faisons le bilan, lui et moi, de plus de deux années de travail. Pour la première fois, nous avons constaté qu'il était possible d'en venir au rétablissement massif des alcooliques. Nous comptons alors deux groupes modestes, mais solides, situés à New York et à Akron, sans compter quelques membres éparpillés ici et là. Comment ce petit nombre d'alcooliques abstinents allait-il pouvoir porter la bonne nouvelle aux millions d'autres dans le monde entier ? C'était là le problème.

Sans attendre, le docteur Bob et moi avons rencontré dix-huit membres du groupe d'Akron à la résidence de T. Henry Williams, un infatigable ami non alcoolique. Certains membres du groupe d'Akron pensaient toujours qu'il valait mieux nous en tenir à la méthode du bouche à oreille ; mais la majorité croyait qu'il nous fallait désormais nos propres hôpitaux avec un person-

*Sauf en 1955. Cette année-là, c'était à St.Louis, Missouri

nel rémunéré et, surtout, dans l'intérêt des autres alcooliques, il nous fallait un livre pour leur expliquer nos méthodes et leurs résultats. Ces projets allaient exiger des sommes considérables – des millions de dollars, sans doute. (Nous ne savions pas que les millions auraient encore mieux assuré notre ruine que la plus parfaite indigence.) Donc, l'assemblée d'Akron m'a mandaté pour lancer une collecte de fonds à New York. De retour à la maison, le groupe de New York s'est trouvé en parfait accord avec ce projet. Un certain nombre des nôtres se sont aussitôt mis au travail.

Nos premiers problèmes financiers

Par l'entremise de mon beau-frère, le Dr L. V. Strong, Jr, le seul ami qui me restait encore et le confident de mes pires déboires d'alcoolique, nous sommes entrés en contact avec Willard S. Richardson, un associé de longue date et un ami de la famille Rockefeller. M. Richardson n'a pas tardé à s'enthousiasmer et bientôt, certains de ses propres amis se sont montrés intéressés. À l'hiver de 1937, une réunion a été convoquée au bureau de John D. Rockefeller, Jr. M. Richardson et son groupe étaient présents, de même que le Dr William D. Silkworth, quelques alcooliques d'Akron et de New York, le docteur Bob et moi-même. Au terme d'une longue discussion, nous avons convaincu nos nouveaux amis que nous avons un urgent besoin d'argent – et en grosse quantité par surcroît.

L'un d'entre eux, Frank Amos, s'est rendu peu après à Akron, au début de 1938, pour se renseigner sur le groupe local. Il est revenu avec un rapport très enthousiaste, et M. Richardson s'est empressé d'en informer John D. Rockefeller, Jr. M. Rockefeller a été très impressionné mais il a quand même refusé de verser un montant considérable pour que notre association ne prenne pas une allure professionnelle. Néanmoins il a fait un don de 5 000 \$. On a utilisé cette somme pour permettre au Dr Bob et à moi-même de vivre pendant l'année 1938. Nous étions encore loin de nos rêves d'hôpitaux, de missionnaires, de publications et de prospérité financière. La situation pouvait sembler très pénible à l'époque, mais c'était sans doute la plus belle chance qui a jamais été offerte aux AA.

Les idées de M. Rockefeller ne nous ont pas empêchés de redoubler d'efforts pour persuader ses amis qu'il nous fallait désespérément plus d'argent. Ils ont finalement reconnu qu'il nous en fallait davantage, ou

en tous cas, suffisamment pour préparer un manuel décrivant nos méthodes et notre expérience.

À la fin du printemps de 1938, j'avais achevé la première rédaction de ce qui correspond aujourd'hui aux deux premiers chapitres du livre *Alcoholics Anonymous*. Nous en utilisions des exemplaires photocopiés pour les annexer au prospectus de ce qui allait être une vaine campagne de financement. Aux réunions du conseil, qui se tenaient alors mensuellement, nos amis non alcooliques compatissaient à notre insuccès. Près de la moitié des cinq mille dollars consentis par M. Rockefeller avaient été appliqués au paiement de l'hypothèque grevant la maison du Dr Bob. Le reste, partagé entre nous deux, n'allait évidemment pas faire long feu. L'avenir s'annonçait vraiment très sombre.

Le Mouvement devient son propre éditeur

C'est alors que Frank Amos a pensé à un vieil ami, Eugene Exman, responsable des livres religieux à la maison d'édition Harper. Il m'a envoyé chez Harper, où j'ai montré à M. Exman les deux chapitres du livre que nous voulions publier. À ma grande joie, M. Exman a été impressionné. Il croyait bien que la maison Harper pourrait m'avancer 1 500 \$ de droits d'auteur pour compléter le travail. Pour les fauchés que nous étions, c'était une fortune.

Mais notre enthousiasme à cette proposition s'est bien vite refroidi. D'abord, parce qu'une fois le livre terminé, nous aurions une dette de 1 500 \$ envers la maison Harper, et si, comme nous le souhaitions, ce livre devait amener beaucoup de publicité au Mouvement, comment pourrions-nous trouver l'aide nécessaire pour répondre aux demandes d'information qui ne manqueraient sans doute pas d'affluer par milliers ?

De plus, il y avait un autre problème, sérieux celui-là. Si notre livre devait devenir le manuel de base des Alcooliques anonymes, des mains étrangères en seraient propriétaires. Il ne faisait aucun doute que notre association devait être le propriétaire et l'éditeur de ses propres publications. Aucun éditeur, si compétent fut-il, ne devait détenir notre actif le plus précieux.

Deux membres du groupe ont alors acheté des formulaires de certificats d'actions. Sur les certificats, ils ont écrit : « Works Publishing, valeur nominale : 25 \$ ». Mon ami Hank P. et moi-même propositions aux alcooliques et à leurs amis de New York d'acheter des actions de cette nouvelle société. Ils se sont moqué de

nous en disant : Qui achètera des actions d'une publication encore à écrire ?

Il fallait trouver le moyen de persuader ces acheteurs craintifs. Nous sommes donc allés chez *Reader's Digest*, où nous avons raconté au rédacteur en chef l'histoire de notre association naissante et de notre projet de livre. Comme l'idée lui a beaucoup plu, il nous a promis qu'au printemps de 1939, date à laquelle nous pensions que notre livre serait terminé, le *Reader's Digest* publierait un article sur les AA – sans oublier d'y mentionner le livre, naturellement.

Voilà ce qui allait faire mousser les ventes. Avec un pareil coup de pouce, ce livre en préparation pourrait se vendre à la tonne. C'était immanquable. Les alcooliques de New York et leurs amis n'ont pas tardé à changer d'avis sur les actions de Works Publishing. Ils ont commencé à en acheter, par versements échelonnés dans la plupart des cas.

Ruth Hock, notre secrétaire non alcoolique, tapait à la machine et moi, je lui dictais lentement le texte qui allait composer les chapitres du nouveau livre. Pendant des mois, les groupes de New York et d'Akron alimentaient leurs réunions de discussions violentes à propos des ébauches que j'avais préparées et du contenu que chacun aurait souhaité y trouver. Je jouais bien plus le rôle d'arbitre que celui d'auteur. Entre-temps, les membres d'Akron et de New York, ainsi que deux autres de Cleveland, ont commencé à rédiger leurs histoires : en tout, il y avait vingt-huit récits.

Lorsque notre projet de livre fut sur le point d'être complété, nous nous sommes rendus chez le rédacteur en chef du *Reader's Digest* pour lui demander l'article promis. Il nous a regardé d'un air égaré et c'est à peine s'il pouvait nous reconnaître. Puis, la bombe a éclaté. Il nous a raconté que plusieurs mois plus tôt, il avait soumis notre proposition à son conseil éditorial et qu'il avait été carrément débouté. Se confondant en excuses, il a admis qu'il avait platement oublié de nous informer de la décision. C'était le coup de massue.

Entre-temps, dans notre optimisme, nous avions commandé 5 000 exemplaires du nouveau livre, à même des ressources de rien du tout. Comme nous, l'imprimeur avait compté sur le *Reader's Digest*. Il se retrouverait bientôt avec 5 000 livres dans son entrepôt, mais sans client pour les acheter.

Le livre a finalement paru en avril 1939. À notre demande, le *New York Times* a publié une critique. De même, le Dr Harry Emerson Fosdick nous en a préparé une, également très favorable, mais rien n'y fit. Le

livre ne se vendait tout simplement pas. Nous étions criblés de dettes. Le shérif nous avait rendu visite dans notre bureau de travail de Newark, et le propriétaire avait vendu la maison où Lois et moi habitions à Brooklyn. Elle et moi nous nous retrouvions à la rue, puis au crochet de nos charitables amis des AA.

Je ne saurai jamais comment nous avons pu traverser l'été de 1939. Hank P. a dû reprendre un emploi. Notre fidèle Ruth s'est contentée, pour son salaire, de quelques actions de la défunte société d'édition. Un de nos amis AA nous a offert son camp d'été, un autre nous a prêté une voiture.

Les AA font la manchette

En septembre 1939, la chance nous a souri pour la première fois. Le magazine *Liberty*, alors dirigé par Fulton Oursler, qui allait devenir un de nos grands amis, publiait, sous la plume de Morris Markey, un article intitulé « Alcoholics and God ». La réaction fut instantanée. Une avalanche de quelque huit cents lettres venant d'alcooliques ou de familles d'alcooliques s'est abattue sur nous. Ruth a répondu à chacune d'entre elles, prenant soin d'inclure un feuillet publicitaire sur le nouveau livre *Alcoholics Anonymous*. Le livre a commencé à se vendre peu à peu. Puis le journal *Cleveland Plain Dealer* a fait paraître une série d'articles sur les Alcooliques anonymes. Aussitôt, les groupes de Cleveland se sont mis à croître comme des champignons, passant d'une poignée de membres à plusieurs centaines. Le débit des ventes continua d'augmenter, de sorte que petit à petit, nous avons pu passer tant bien que mal à travers cette année difficile.

Depuis le début de 1938, M. Rockefeller n'avait pas donné de nouvelles. Mais en 1940, il a effectué un retour spectaculaire. Son ami, M. Richardson, s'est présenté à une réunion de notre conseil d'administration avec un large sourire pour nous annoncer que M. Rockefeller voulait offrir un banquet aux Alcooliques anonymes. La liste des invités comprenait une impressionnante brochette de notables. Tous ensemble, d'après nos calculs, ils devaient bien valoir au-delà d'un milliard de dollars.

Le banquet a eu lieu au début de février au club Union League de New York. Le Dr Harry Emerson Fosdick a fait notre éloge, suivi par l'éminent neurologue, le Dr Foster Kennedy. Puis le docteur Bob et moi-même avons fait une présentation sur les AA à cet auditoire. Certains membres d'Akron et de New York,

dispersés parmi les convives, ont répondu à des questions. Tout ce beau monde manifestait toujours un peu plus de sympathie et d'intérêt. Ça y est, pensions-nous, nos problèmes d'argent sont réglés !

Nelson Rockefeller s'est ensuite levé pour parler au nom de son père, retenu par la maladie. Son père était très heureux, dit-il, que les invités à ce banquet aient pu être témoins des débuts prometteurs de la nouvelle association des Alcooliques anonymes. Rarement, poursuivit Nelson, son père avait manifesté autant d'intérêt envers une cause. Mais de toute évidence, puisque cette association était une œuvre de simple bonne volonté, où chacun voit à transmettre un message à son voisin, il n'y fallait que peu ou pas d'argent. À ces mots, notre enthousiasme tomba. À la fin du discours de M. Rockefeller, tous les invités, cette brochette de capitalistes évaluée à un milliard de dollars, se sont levés de table et sont partis sans laisser un sou.

Le lendemain, John D. Rockefeller, Jr. écrivait à tous les convives du banquet et même aux invités qui n'étaient pas présents. Il leur redisait son entière confiance et son vif intérêt à l'endroit du Mouvement. Puis, tout à la fin de sa lettre, il annonçait tout bonnement qu'il faisait un don de 1 000 \$ aux Alcooliques anonymes !

Ce n'est que beaucoup plus tard que nous avons compris le véritable service que nous avait rendu M. Rockefeller. Au risque de se rendre ridicule, il s'était levé à la face du monde entier pour proclamer son appui à une association très modeste d'alcooliques en difficulté. Devant tous ces inconnus, il s'était rendu très vulnérable. Il s'était sagement montré peu prodigue de son argent mais il avait généreusement donné de sa propre personne. À ce moment précis, John D. Rockefeller, Jr. venait de nous épargner les périls du professionnalisme et de la gestion de grands biens. Il n'aurait pu faire davantage.

Les AA atteignent les deux mille membres

Suite à ces événements, à la fin de 1940, le nombre des membres du Mouvement avait atteint le chiffre d'environ deux mille. À même les contributions faites après le banquet, le Dr Bob et moi avons commencé à recevoir 30 \$ chacun par semaine. Ce fut tout un soulagement. Lois et moi sommes allés demeurer dans une toute petite chambre du tout premier club des AA, dans la 24^e rue de Manhattan.

Le plus important, c'est que l'augmentation de la vente des livres a permis d'établir un bureau principal pour l'ensemble du pays. De Newark, N.J., où s'était écrit le livre des AA, nous avons déménagé rue Vesey, au nord du secteur de Wall Street, à New York. Nous avons loué un modeste bureau de deux pièces juste en face de l'annexe du Bureau de poste de la rue Church. C'est là que se trouvait la fameuse case postale 658, toute prête à recevoir les milliers de demandes d'information qui allaient effectivement y affluer. C'est alors que Ruth, qui n'est pourtant pas une alcoolique, est devenu la première secrétaire nationale des AA ; pour ma part, j'étais devenu une sorte d'homme à tout faire au bureau principal.

Pendant toute l'année 1940, la vente du livre constituait le seul soutien financier de notre bureau toujours en difficulté. Tous les revenus servaient, jusqu'au dernier sou, à payer le travail effectué dans ce bureau. Chaque demande d'information obtenait une réponse écrite, chaleureuse et personnelle. Si les alcooliques concernés, ou leurs proches, continuaient de manifester de l'intérêt, nous maintenions la correspondance. Grâce à ces lettres et au livre *Alcoholics Anonymous*, de nouveaux groupes avaient commencé à se former.

Le début des services aux groupes

Mieux encore, nous avions des listes de candidats dans plusieurs grandes et petites villes des États-Unis et du Canada. Nous remettions ces listes à des membres qui faisaient partie de groupes déjà établis et qui devaient voyager à cause de leur travail. Grâce à ces courriers, nous entretenions la correspondance de façon continue, et eux fondaient sans cesse de nouveaux groupes. Nous avons même, à l'intention de ces voyageurs, composé un répertoire des groupes.

Bientôt, un service auquel nous n'avions pas pensé a été mis sur pied. Comme les nouveaux groupes ne rencontraient que rarement leurs parrains voyageurs, ils s'adressaient à notre bureau de New York pour obtenir des solutions à leurs innombrables problèmes. Par courrier, nous leur retransmettions l'expérience de plus vieux groupes. Peu de temps après, comme nous le verrons, ce service allait devenir très important.

Dans l'intervalle, certains actionnaires de la société d'édition Works Publishing commençaient à s'impatienter. Tous les profits du livre, déploraient-ils, étaient consacrés au travail de bureau des AA. Quand allaient-ils recevoir leur argent, si jamais cela arrivait ? D'autre

part, nous avons pris conscience que le livre *Alcoholics Anonymous* devait devenir la propriété du Mouvement dans son ensemble. À l'époque, un tiers appartenait aux quarante-neuf actionnaires, un autre tiers à mon ami Hank P., et le reste, à moi-même.

Pour commencer, nous avons fait vérifier les livres de la société Works Publishing et nous l'avons légalement constitué. Hank et moi avons versé nos actions à la Fondation alcoolique (le nom que portait alors notre conseil d'administration). C'était les actions que nous avions prises en retour des services rendus. Mais les quarante-neuf autres actionnaires avaient réellement contribué en argent. Il faudrait donc les rembourser en espèces. Mais où diable allions-nous trouver l'argent ?

L'aide qu'il nous fallait s'est présenté en la personne de A. LeRoy Chipman. C'était un ami et un associé de John D. Rockefeller, Jr. et nous l'avions récemment nommé membre du Conseil de la Fondation. Il a persuadé M. Rockefeller, deux de ses fils et quelques invités du banquet de prêter 8 000 \$ à la Fondation. Ce montant a rapidement effacé notre dette de 2 500 \$ à Charles B. Towns*, nous a aussi débarrassé de quelques factures de moindre importance, et rendu possible le rachat des actions en circulation. Deux ans plus tard, la vente du livre *Alcoholics Anonymous* avait eu tellement de succès que nous pouvions rembourser entièrement le prêt de M. Rockefeller.

Jack Alexander parle des AA

Le printemps de 1941 nous a apporté un gros lot. Ayant décidé de publier un reportage sur les Alcooliques anonymes, le *Saturday Evening Post* y a affecté Jack Alexander, un de ses rédacteurs-vedettes. Comme il venait de compléter un reportage sur le crime organisé à New Jersey, Jack nous prenait un peu à la blague. Mais très vite, il s'est « converti » aux AA, même s'il n'était pas alcoolique. Il a passé tout un mois chez nous, travaillant du matin jusqu'au soir. Le docteur Bob, moi-même, les anciens des premiers groupes d'Akron, New York, Philadelphie et Chicago, ne comptions plus les heures passées avec lui. Une fois pénétré de son sujet jusqu'à la moelle des os, il a rédigé un article qui a ébranlé les alcooliques et leurs proches dans le pays tout entier. L'article faisait la une dans l'édition du 1er mars 1941 du *Saturday Evening Post*.

*Propriétaire du Towns Hospital de New York, qui nous a prêté l'argent pour rendre possible la publication du Gros Livre.

Ce fut alors le déluge. Les appels au secours – au nombre de six mille – affluaient au bureau de New York en provenance d'alcooliques ou de leurs proches. Au début, nous pigions au hasard de cette avalanche de lettres qui tantôt nous faisaient rire et tantôt nous faisaient pleurer. Comment répondre à toutes ces lettres émouvantes ? Il allait de soi que Ruth et moi ne pourrions jamais y arriver seuls. Nous ne pouvions nous contenter d'une lettre type. Il fallait répondre à chacune avec une attention personnelle. Les groupes pourraient peut-être aider. Jusque-là, nous ne leur avons jamais rien demandé mais cette fois, c'était sûrement leur affaire, ou ce n'était l'affaire de personne. Il y avait un énorme travail de Douzième Étape à accomplir, et il fallait le faire rapidement.

Nous avons donc exposé le problème aux groupes, et ils sont entrés dans le jeu. À cette époque, la norme de la contribution volontaire annuelle était fixée à un dollar par membre. Les administrateurs de la Fondation ont accepté de gérer ces fonds en les plaçant dans un compte réservé aux besoins du bureau seulement.

Nous avons entrepris l'année 1941 avec deux mille membres et nous l'avons terminée avec huit mille. Ces chiffres donnent une idée du grand impact produit par l'article du *Saturday Evening Post*. Ce n'était cependant que le début d'un flot continu d'appels au secours qui déferle encore aujourd'hui au Bureau des Services généraux, en provenance de plusieurs milliers de personnes et de nouveaux groupes un peu partout dans le monde.

Cette expansion phénoménale a soulevé un autre problème de taille. Projetés en vedette sous les yeux de la nation, nous devions apprendre le métier des relations publiques à grande échelle. Une opinion publique défavorable risquait de freiner notre croissance, sinon de la figer tout à fait. Au contraire, la confiance enthousiaste de l'opinion publique pouvait faire gonfler nos rangs au-delà de toute espérance. La démonstration en était faite par l'article du *Post*.

Il a fallu beaucoup de temps avant de trouver les bonnes réponses à tous nos problèmes de relations publiques. Au terme de nombreuses expériences, parfois marquées d'erreurs coûteuses, nous avons découvert les attitudes et les méthodes qui nous réussiraient le mieux. Les plus importantes se retrouvent aujourd'hui dans nos Traditions : protéger l'anonymat à cent pour cent dans les communications publiques ; ne jamais utiliser le nom des AA pour d'autres causes, si nobles soient-elles ; ne jamais cautionner ces causes ni

nous y associer ; nous en tenir au seul but des Alcooliques anonymes ; ne pas verser dans le professionnalisme ; établir nos relations publiques sur l'attrait plutôt que sur la réclame. Ainsi se formulaient certaines leçons apprises à dure école.

Servir l'ensemble du Mouvement

Jusqu'ici, dans l'histoire du Mouvement, nous avons fait état de la Fondation, du livre des AA, de la multiplication de brochures de documentation, des réponses faites aux innombrables appels au secours, des solutions apportées aux problèmes soumis par les groupes, des merveilleuses premières expériences de nos relations publiques, autant de faits et gestes qui ont commencé à faire partie du nombre toujours croissant de services dispensés à la grandeur du Mouvement. Enfin notre association commençait vraiment à fonctionner comme un tout.

Mais les années 1941-1945 devaient nous apporter des rebondissements encore plus significatifs. Le bureau de la rue Vesey a été déménagé à New York, avenue Lexington, juste en face de la gare Grand Central. Nous n'étions pas sitôt installés que des visiteurs nous ont assiégés car, pour la première fois, ils ont commencé à considérer les Alcooliques anonymes comme un concept visionnaire pour la terre entière.

Avec un tel rythme de croissance dans le Mouvement, le BSG devait lui aussi se développer. D'autres alcooliques ont été embauchés. Avec la spécialisation du travail, des services distincts ont commencé à se créer. Aujourd'hui, le bureau en compte beaucoup : services aux groupes, relations publiques et avec l'étranger ; Conférence annuelle, services administratifs, expédition, comptabilité, secrétariat, services particuliers aux membres isolés, à ceux dans les prisons et les hôpitaux.*

Les grandes lignes de nos Traditions ont principalement été inspirées par l'échange de correspondance et par notre expérience grandissante des relations publiques. À la fin de 1945, un bon ami des AA a suggéré de dégager de toute cette masse d'expérience un ensemble de principes généraux. Ces principes, rédigés simplement, devaient présenter des solutions éprouvées aux divers problèmes vécus par les AA dans leur effort pour vivre et travailler ensemble, et pour mettre notre association en relation avec le monde extérieur.

*D'autres services se sont ajoutés depuis 1955.

Si nous étions devenus capables de définir nos positions avec assez d'assurance sur des points comme l'adhésion des membres, l'autonomie des groupes, l'objectif unique, le refus de cautionner d'autres entreprises, le professionnalisme, les controverses publiques, les divers aspects de l'anonymat, alors nous pouvions rédiger un code de nos principes. Il est évident qu'un tel code basé sur la tradition ne pourrait jamais constituer un règlement formel. Mais il pourrait servir de guide fiable à nos administrateurs, aux membres du bureau principal et, plus particulièrement, aux groupes vivant de graves crises de croissance.

Comme nous étions au bureau principal, et donc au centre de toute l'activité, ce travail nous incombait donc. Avec l'aide de mes collègues de travail, je me suis mis à l'œuvre. Il en est résulté les Traditions des Alcooliques anonymes, dans leur version dite intégrale, qui ont été publiées pour la première fois dans la revue Grapevine de mai 1946. J'ai ensuite rédigé d'autres articles pour expliquer les Traditions en détail. Ils ont été publiés plus tard dans divers numéros du Grapevine.

Des débuts difficiles pour les traditions

Le premier accueil fait aux Douze Traditions était à la fois intéressant et amusant. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les réactions étaient partagées. Seuls les groupes aux prises avec les plus graves difficultés les ont prises au sérieux. Dans certains milieux, la réaction a été violente, surtout chez les groupes qui avaient déjà une longue liste de statuts et règlements dits de « sécurité ». Ailleurs, c'était souvent l'indifférence. Plusieurs de nos « intellectuels » clamaient avec force que ces Traditions ne reflétaient rien d'autre que la somme de mes espoirs et de mes craintes personnelles pour l'avenir des Alcooliques anonymes.

J'ai donc entrepris de voyager pour promouvoir le plus possible les nouvelles Traditions. Au début, les gens m'accordaient une attention polie, même s'il est arrivé, je dois bien l'avouer, que certains s'endorment au cours de mes premières allocutions sur le sujet. Puis, après un certain temps, j'ai reçu des lettres où étaient exprimées ainsi les sentiments des membres : « Bill, nous serions enchantés que tu viennes nous adresser la parole. Viens nous raconter où tu cachais tes bouteilles et tous les détails de l'extraordinaire coup de foudre spirituel que tu as connu. Mais pour l'amour du ciel, ne dis plus un mot de ces satanées Traditions ! »

En fait, la situation a complètement changé avec le temps. À peine cinq ans plus tard, plusieurs milliers de membres, réunis au Congrès de Cleveland en 1950, ont affirmé que les Douze Traditions des AA contenaient le programme le plus apte à faire évoluer notre association et à la conserver dans l'unité pour toujours.

L'intérêt du monde médical

Déjà, à cette époque, les AA s'étaient assurés un accueil encore plus favorable dans le monde médical. Deux des plus grandes associations médicales des États-Unis ont créé un précédent. En 1944, le New York Medical Society m'a invité à présenter un exposé lors de sa réunion annuelle. Au terme de cet exposé, trois des nombreux médecins présents se sont levés pour donner leur plein appui à notre Mouvement. C'était le docteur Harry Tiebout, le premier de nos amis dans les rangs des psychiatres, le docteur Kirby Collier, lui aussi un psychiatre comptant parmi nos amis et un des premiers promoteurs du Mouvement, et le docteur Foster Kennedy, un neurologue de réputation internationale. La Medical Society elle-même a fait alors un pas de plus. Elle nous a autorisé à publier, sous forme de brochure, mon exposé et les avis favorables des trois médecins. En 1949, l'expérience a été répétée, cette fois par l'American Psychiatric Association. On m'a invité à prendre la parole lors de sa réunion annuelle tenue à Montréal. Mon allocution a paru dans *American Journal of Psychiatry* et on nous a accordé la permission de la reproduire.*

Au cours des années 1940, deux hôpitaux ont répondu à tous ces besoins urgents et ont donné des exemples éclatants de la collaboration possible entre le monde médical et les AA. À l'hôpital St. Thomas d'Akron, le Dr Bob et la merveilleuse Sœur Ignatia, avec le concours du personnel de l'hôpital, ont pris en charge une unité consacrée à l'alcoolologie. On avait déjà donné des soins à cinq mille alcooliques lorsque le docteur Bob est mort en 1950. À New York, l'hôpital Knickerbocker a confié une unité de soins à notre premier ami du monde médical, le docteur William Duncan Silkworth. Il était assisté par une infirmière rousse du nom de Teddy, membre des AA. Ce fut dans ces deux hôpitaux et grâce à ces pionniers qu'a été mis

*Publiée sous le titre *Trois causeries à des sociétés médicales par Bill W.*

au point un mariage des meilleures techniques offertes par le monde médical et les AA.

La disponibilité de soins hospitaliers convenables était et demeure une de nos grandes difficultés. C'est pourquoi le Bureau des Services généraux a fait connaître cette première expérience hospitalière, avec ses nombreux développements et rebondissements ultérieurs, à tous les groupes du monde, ce qui représente un autre service fondamental.

Épidémie de bris d'anonymat

Une grave menace à la préservation de notre bien-être est survenue à peu près à la même époque. Des membres généralement bien intentionnés ont commencé à manquer un peu partout à la consigne de l'anonymat. Parfois ils voulaient utiliser le nom des AA pour annoncer et aider d'autres causes. D'autres voulaient tout simplement que leur nom et leur photo paraissent dans le journal. Être photographié en compagnie du gouverneur ne manquerait pas de rendre un fier service au Mouvement, pensaient-ils. (Plus tôt, je m'étais moi-même rendu coupable de la même erreur.) Mais nous nous sommes enfin rendu compte de l'effroyable menace qui aurait pesé sur le Mouvement si tous nos promoteurs impulsifs s'en donnaient à cœur joie sur les tribunes publiques. Plusieurs dizaines en étaient déjà à ce stade.

Notre bureau des Services généraux s'est donc attaqué à la tâche. Nous avons adressé des remontrances, délicates, il va sans dire, à chaque contrevenant. Nous avons même envoyé des avis à presque tous les journaux et toutes les stations de radio, leur expliquant pourquoi les membres des AA devaient garder l'anonymat dans les communications publiques. De même, ajoutons-nous, les AA s'abstiennent de solliciter des fonds : nous payons nous-mêmes nos frais.

L'expansion des services dispensés par le BSG

Pour garder bien actif ce réseau sans cesse croissant de services vitaux, nos bureaux ont dû continuer de prendre de l'expansion. Le BSG a déménagé dans la 44e Rue. [Plus tard, il est déménagé au 305 de la 45e Rue, puis au 468 Park Avenue Sud. Depuis 1992, les bureaux sont situés au 475 Riverside Drive, N.Y. Le personnel se compose de membres des AA ; des non-alcooliques s'occupent de la comptabilité, du secrétariat, du

classement, de la tenue des dossiers et de l'expédition. De même, ces services sont dirigés par des non-membres.]

Notre éventail de services peut prendre la forme apparente d'une grosse entreprise aux yeux de certaines personnes. Mais quand on songe à l'ampleur et au rayonnement du Mouvement de nos jours, on se rend compte que c'est une impression tout à fait fautive. En 1945, par exemple, nous avions en moyenne un employé rémunéré pour 98 groupes ; en 1955, le rapport était passé à 1 pour 2308. En 2002, alors que les services sont plus nombreux, un employé rémunéré sert environ 667 groupes. Il semble donc assuré que nous n'aurons jamais à porter le fardeau d'une organisation dispendieuse et bureaucratique.

On ne saurait donner une description fidèle de nos services à travers le monde sans reconnaître à sa pleine valeur l'énorme contribution de nos administrateurs non alcooliques. Dans le cours de toutes ces années, ils ont fourni une somme incroyable de temps et d'effort ; de leur part, il s'agissait vraiment d'un travail fait avec amour. Certains d'entre eux, comme Jack Alexander, Fulton Oursler, Leonard Harrison et Bernard Smith, ont mis à généreuse contribution leur compétence d'écrivain, de travailleur social, de financier ou de juriste. Leur exemple trace la voie, dans ces derniers temps, à d'autres administrateurs non alcooliques.

Comme je l'ai déjà signalé, dans les années quarante, il planait sur notre organisation une redoutable menace pour notre avenir : le docteur Bob et moi-même, de concert avec notre conseil d'administration, avons l'entière responsabilité de la gestion des services du Mouvement.

Peu avant les années 1950 et 1951, nous avons commencé à discuter des avantages à former un genre de conseil consultatif composé de membres. Nous nous demandions si nous avions besoin d'une conférence où il y aurait davantage de membres élus par les AA eux-mêmes ; ces membres seraient chargés d'examiner annuellement le travail du bureau principal et ils formeraient un organisme devant lequel auraient à répondre les administrateurs, en sorte, une conscience qui guiderait notre action dans le monde entier.

Mais ce projet rencontrait des oppositions persistantes et il ne s'est rien produit pendant plusieurs années. Une telle entreprise, disait-on, coûterait cher. Et pire, ce serait peut-être plonger le Mouvement dans de dangereuses politocailles quand viendrait le temps d'élire les délégués à la conférence. Puis le docteur Bob

est tombé malade, d'une maladie mortelle. Finalement, en 1950, aiguillonnés par l'inéluctable logique de la situation, les administrateurs nous autorisèrent, le docteur Bob et moi, à ébaucher le système dont il est question dans ce manuel. C'était un système qui prévoyait une Conférence des Services généraux des AA, un système qui permettait à notre association d'assumer la responsabilité entière et permanente de la conduite de ses affaires les plus vitales.

La création de la Conférence

C'était une chose d'admettre la nécessité de former une Conférence des Services généraux, mais c'en était une tout autre que de dresser un plan qui la rendrait viable. On peut disposer assez rapidement des questions de coûts attachés à la formation d'une telle Conférence, mais comment donc allions-nous endiguer les risques de politicaillerie, avec toutes ces inévitables courses au prestige et aux vains honneurs ? Combien faudrait-il de délégués, et d'où viendraient-ils ? Une fois rendus à New York, comment allaient-ils se situer par rapport au conseil d'administration ? Quelle serait la nature exacte de leurs devoirs et prérogatives ?

Gardant à l'esprit toutes ces nombreuses et lourdes préoccupations, et non sans quelque inquiétude, j'ai entrepris d'esquisser un projet avec la collaboration soutenue de Helen B., qui faisait partie du personnel et du Mouvement.

Même si un jour la Conférence était appelée à inclure des membres de tous les pays du monde, nous avons cru préférable que les premiers délégués ne viennent que des États-Unis et du Canada. On pourrait accorder un délégué par État et par province, quitte à ce que ce nombre soit augmenté dans les régions plus peuplées. Pour assurer une certaine continuité d'action à la Conférence, on pourrait répartir les délégués en groupes. Un groupe qualifié d'impair, (groupe un) dont les délégués seraient élus pour deux ans, participerait à la première année de la Conférence, en 1951. Un groupe qualifié de pair (groupe deux), dont les délégués seraient également élus pour deux ans, participerait à la Conférence en 1952. Par la suite, on verrait chaque année un groupe de délégués sortants et un groupe de délégués nouvellement élus. Ce mode de rotation assurerait à la Conférence une certaine continuité d'action.

Mais comment réussir à réduire l'inévitable fièvre électorale ? Pour y parvenir, nous avons prévu que pour

être délégué, le candidat devait obtenir les deux tiers des votes. Avec une pareille majorité en faveur d'un délégué, la contestation aurait peu de prise. Mais que faire si cette majorité n'était pas atteinte tout en étant presque suffisante pour l'élection ? En bien ! on pourrait peut-être placer dans un chapeau les noms des deux candidats ayant obtenu le plus de vote, ou ceux des trois dirigeants du comité régional, ou même ceux de tous les membres du comité. On ferait le tirage d'un nom. Le gagnant de cette inoffensive loterie deviendrait le délégué.

Mais une fois rassemblés en conférence, quelle serait la fonction de ces délégués ? Nous avons cru qu'ils voudraient une véritable autorité. Nous avons donc prévu, dans les statuts qui définiraient la Conférence elle-même, que les délégués pourraient, par un vote ralliant les deux tiers des voix, donner des directives formelles aux administrateurs. Et même avec une majorité simple des voix, il s'agirait d'une suggestion très indicative.

Les délégués encouragés à poser des questions

La première Conférence a eu lieu en avril 1951. Les délégués sont présents. Ils inspectent nos bureaux, de la cave au grenier, font connaissance avec tout le personnel, donnent la main aux administrateurs. Le même soir, nous leur donnons une séance d'information sous le titre : « Qu'est-ce qui vous préoccupe ? » Nous répondons à nombre de questions de toutes sortes. Les délégués commencent à se sentir chez eux et rassurés. Ils examinent nos finances à la loupe. Après avoir entendu les rapports du conseil d'administration et de tous les services, ils engagent une discussion animée mais cordiale sur plusieurs questions de principe. Les administrateurs demandent l'avis de la Conférence sur plusieurs problèmes qui les préoccupent.

Et les réunions succèdent aux réunions, matin, midi et soir. Les délégués analysent plusieurs situations embarrassantes sur lesquelles nous avons des doutes au BSG, nous offrant parfois des solutions qui ne coïncident pas toujours avec les nôtres. Sur presque tous les points, nous reconnaissons qu'ils ont raison. Séance tenante, ils donnent la preuve, comme elle n'a jamais été donnée auparavant, que la Deuxième Tradition des AA est bien fondée. La conscience de groupe peut, sans qu'on ait rien à craindre, jouer le rôle d'autorité souve-

raine et de guide éclairé chez les Alcooliques anonymes.

Aucune des personnes présentes ne saurait oublier la dernière réunion de la première Conférence. Nous avons conscience que l'impossible s'était réalisé, que jamais le Mouvement ne pourrait s'effondrer, qu'il était enfin à l'abri de toute tempête éventuelle. Sur le chemin du retour, les délégués rapportaient avec eux la même conviction.

Conscients de la nécessité d'améliorer nos finances et de mieux diffuser nos publications, certains délégués ont quelque peu exagéré l'importance de ces besoins ; d'autres se sentaient un peu déprimés de voir que dans leur région, leurs camarades membres ne partageaient pas la même ferveur. Ils oubliaient qu'eux seuls avaient eu le privilège d'assister à la Conférence, et non pas leurs frères alcooliques. Mais, tant à New York que dans leurs milieux respectifs, les délégués avaient produit bien plus d'effet qu'ils ne pouvaient le penser.

Encore ébahis par la tournure des événements, les participants à la Conférence ont convenu d'un commun accord qu'il fallait remplacer le nom de « Alcoholic Foundation » par celui de « General Service Board of Alcoholics Anonymous », ce qui fut fait. Le mot « Foundation » évoquait charité, paternalisme, et peut-être aussi richesse. On ne voulait rien de tout cela chez les AA ; désormais, nous prenions toutes nos responsabilités et nous allions payer nous-mêmes nos dépenses.

Devant tous ces événements, je me suis bientôt laissé convaincre que les Alcooliques anonymes se trouvaient enfin protégés contre tout danger, y compris contre moi-même.

Déclaration d'Unité

Parce que nous sommes responsables de l'avenir des AA, nous devons : placer notre bien-être commun en premier lieu et préserver l'unité de l'association des AA, car de cette unité dépendent nos vies et celles des membres à venir.

JE SUIS RESPONSABLE...

Si quelqu'un quelque part,
tend la main en quête d'aide,
je veux que celle des AA soit toujours là...
et de cela, je suis responsable.

**Publication approuvée par la
Conférence des Services généraux des AA**

Titre original

A.A.'s Legacy of Service, by Bill W.

Copyright by
Alcoholics Anonymous World Services, Inc.
Adresse postale : 459
Grand Central Station
New York, NY 10163 USA

www.aa.org